

Nouveautés

Numéro 60, décembre 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50568ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1985). Compte rendu de [Nouveautés]. *Québec français*, (60), 8–16.

ils se sont connus à l'low

Alice PARIZEAU

Pierre Tisseyre, Montréal, 1985, 368 p. (16,95 \$)

À travers l'histoire de Lala, une jeune adolescente qui perd amour, famille et patrie à la suite de l'invasion de sa ville par les troupes soviétiques, *Ils se sont connus à L'low* témoigne des souffrances endurées par le peuple polonais lors de la Seconde Guerre mondiale.

Déportée en U.R.S.S. au printemps de 1940, Lala se voit séparée de Bronek, son fiancé, et assiste impuissante à la mort de sa mère. Logée à Moscou chez une aliénée, elle est ensuite amenée à la campagne où elle doit travailler dans un kolkhoze. C'est là qu'elle rencontrera par miracle le père Wiktor, le curé de sa paroisse, alors en route pour Bouzoulouk où il se propose de rejoindre l'armée polonaise qui est en pleine formation à la suite de l'amnistie prononcée par Staline envers les déportés et les prisonniers d'origine polonaise. Lala l'accompagne et devient ainsi, malgré son jeune âge, membre du premier « Bataillon des Femmes » de l'armée polonaise. Affectée au service de l'information, elle est transférée à Londres où elle revoit enfin Bronek qu'elle recherche depuis trois ans. Retournant en mission après de trop courtes retrouvailles, le jeune pilote est porté disparu. La guerre terminée, Lala, qui garde espoir de retrouver Bronek, ne peut cependant rentrer à L'low, devenue territoire russe, et doit accepter l'hospitalité de sa tante Dora vivant à New York. C'est finalement en terre étrangère, comme bon nombre de ses compatriotes, que Lala doit réapprendre à vivre une existence normale.

Bien documenté, le dernier roman d'Alice Parizeau plaira à plusieurs par son rythme alerte et son absence de sentimentalisme; d'autant plus qu'il présente un autre point de vue du dernier conflit mondial et rappelle que même chez les Alliés la victoire n'a pas fait que des vainqueurs.

[Jeanne TURCOTTE]

l'été rebecca

René LAPIERRE

Seuil, Paris, 1985, p. 222[1] p. (14,95 \$)

Léonard Troy enseigne la littérature dans une université montréalaise. *L'Été Rebecca*, ce sera son été. Les premières pages du roman nous le présentent dans l'expectative. On est en mai, sa femme vient de partir pour un stage estival à Boston et il attend des confirmations quant à l'éventualité d'aller la rejoindre pour y donner un cours. Mais veut-il vraiment y aller? N'aimerait-il pas mieux rester chez lui pour travailler à quelques projets lui tenant à cœur? C'est cette inconstance, ces doutes qui seront le moteur du roman de René Lapierre. Inconstance qui ne se manifeste pas que dans la pensée du professeur, mais qui en marque aussi les actions. En fin de compte, ce n'est pas à Boston qu'il va dispenser un cours d'été mais dans une institution située dans une petite ville voisine. C'est là, célibataire malgré lui, qu'il rencontre Rebecca West et quelques autres.

Séduction, voyage et violence donnent le ton à ce roman. Pris au piège des rencontres et soumis à des émotions auxquelles il s'oppose, Léonard Troy traverse cet été à distance, comme s'il refusait d'être concerné par ce qui lui arrive. Rebecca, qui l'approche sans équivoque, éveille chez lui crainte et angoisse. Le cours qu'il dispense, de même, ne lui apporte aucune satisfaction. Ainsi plusieurs rencontres avec les étudiants donnent lieu à de curieux aveux d'impuissance face à l'enseignement. En fait, le seul épisode où le personnage s'engage à fond dans ce qui lui arrive (il n'en a pas le choix), c'est lorsqu'il est violenté par deux autostoppeurs alors qu'il est de passage à Montréal. Bouleversé par cette agression, il est, dans les jours qui suivent, victime de fortes chutes de tension qui achèvent de ruiner cet été malheureux.

L'Été Rebecca est le deuxième roman de René Lapierre, après *Comme des mannequins*, paru en 1983 aux Éditions Primeur. Dans ce premier roman, l'auteur privilégiait une écriture volontairement très froide, très descriptive, qui laissait très peu de place aux émotions. *L'Été Rebecca* est à mi-chemin entre cette esthétique de la froideur et une écriture fondée sur les motivations et les actions des personnages. L'effet de ce texte, à la lecture, participe de cette ambivalence. Conséquence de ceci: le trajet estival de Léonard Troy ne stimule pas l'adhésion constante du lecteur. Plusieurs séquences du roman manquent de

pertinence, comme si le parti pris de l'auteur ne trouvait pas de justification générale à son projet. « *L'effet Rebecca* » qu'évoque le verso du livre n'a pas une si grande influence sur celui qui en est la victime. De même, sa condition temporaire de célibataire, que questionne Léonard Troy d'entrée de jeu, n'entraîne pas d'autres débordements que le malaise général qui habite le récit.

Ce que propose ce roman, somme toute, c'est une tranche de vie. Celle d'un professeur qui, se croyant revenu de tout, se laisse prendre, l'espace d'un été, par ce qu'il ne savait plus être... la vie.

[Bernard GILBERT]

les filles de caleb

Arlette COUSTURE

Québec/Amérique, Montréal, 1985, 528 p.

D'entrée de jeu, ce volumineux roman possède les grandes caractéristiques qui font les best-sellers. Au plan matériel: grand format, couverture figurative et polychrome, gros caractères typographiques. Au plan du contenu: une intrigue entremêlant habilement faits historiques et faits sentimentaux, une narration simple et chronologique où abondent les péripéties.

À quelques mois seulement de la parution, une deuxième édition présentant une couverture retouchée vient confirmer les espoirs de l'éditeur. Que l'ouvrage plaise, faut-il s'en étonner?

Couvrant les années 1892 à 1918, le récit nous situe en Mauricie, plus précisément à Saint-Stanislas, à Saint-Tite, puis en fin de parcours à Shawinigan. Au centre de cet univers paysan, le visage attachant et têtue d'Émilie, fille aînée de Caleb Bordeleau. Héroïne à la psychologie hybride, Émilie, par la détermination et l'esprit d'indépendance qu'elle manifeste, surtout dans la première partie du roman, fait écho, avant l'heure, aux revendications féministes actuelles. En seconde partie, toute cette audacieuse énergie se muera, au contact de son amour pour le bel Ovilva Pronovost, en une abnégation et un esprit de sacrifice que n'auraient pas reniés nos arrière-grand-mères. Naviguant entre les eaux mortes de la tradition et celles plus agitées de l'époque moderne, le premier roman d'Arlette Cousture ne risque pas de susciter de grands débats d'idées, littéraires



ou sociales. À l'évidence, le projet du livre ne se situe pas là : il se situerait plutôt du côté de la recherche de l'émotion. Allié à l'évocation minutieuse d'une époque révolue, ce parti pris pour les réalités sentimentales plaira aux adolescentes.

Une suite est annoncée qui nous fera retrouver Émilie et son diable d'homme en Abitibi. La saga est, on le sait, un genre bien coté sur le marché littéraire actuel...

[Marie-Andrée BEAUDET]

une duchesse à ogunquit

Claude JASMIN

Leméac, Montréal, 1985, 226 p.

C'est à lire si vous aimez les romans policiers aux énigmes faciles à déchiffrer, sinon résolues d'avance. Qu'à cela ne tienne puisqu'*Une duchesse à Ogunquit* « n'est pas un "policier" ordinaire », prévient l'éditeur. Ce dernier insiste, toujours à la couverture 4, sur la parenté, voire l'association (simpliste) de l'auteur et de son héros : Jasmin et Charles Asselin — l'as détective que l'on connaît depuis *le Crucifié du Sommet-Bleu* (Leméac, 1984 ; *Québec français*, n° 58 (mai 1985)) — accusent « le même âge, [...] les mêmes habitudes, les mêmes manies » ; des « ju-meau(x) » ! Pourtant, la lecture dans une perspective biographique n'a absolument rien ici d'intéressant ou révélateur, contrairement à ce que semble annoncer l'éditeur.

L'intérêt de ce roman, outre les descriptions de la côte du Maine, réside dans le tableau humoristique que brosse l'auteur du Québécois à travers ses références culturelles dites « québécoises » : le Carnaval d'hiver de Québec, son engouement pour la Nouvelle-Angleterre, son cinéma (« *La pêche, sa peau et son noyau* », ça vous dit quelque chose !), ses goûts gastronomiques (les *onion rings*, *pizza*, *hot-dogs* et compagnie).

Quant à l'histoire, elle consiste en la recherche de Danielle Palazzio, une ex-duchesse disparue à Ogunquit et plus ou moins mêlée à un trafic de drogue, que Charles Asselin doit ramener à Montréal. Je n'ose en dire davantage : vous pourriez dénouer l'intrigue policière sans même ouvrir le livre. Non, vraiment, il n'y a pas de quoi là invoquer le Sphinx.

[Pierre HARDY]



la révolte des jupons

Bertrand B. LEBLANC

Leméac, Montréal, 1985, 188 p.

Le dernier roman de Bertrand B. Leblanc, *la Révolte des jupons*, tout en faisant partie de la veine humoristique à laquelle ce gai luron de Causapscal nous a habitués jusqu'ici dans son œuvre, depuis son premier roman, *Horace ou l'art de porter la redingote*, en passant par son célèbre *Moi, Ovide Leblanc, j'ai pour mon dire, ses Trottoirs de bois, voire Y sont fous le grand monde*, est aussi une satire sociale mordante.

Au lieu de plonger dans ses souvenirs, comme dans ses œuvres antérieures, Leblanc exploite avec humour, mais non sans misogynie, la désormais loi sur les pourboires qui a mobilisé serveuses et serveurs aux quatre coins de la province, il n'y a pas si longtemps. Sauf qu'ici, dans *la Révolte des jupons*, les serveuses sont solidement appuyées par toutes les femmes du Québec qui décident, dans un geste de solidarité sans précédent dans toute l'histoire du Québec, de se mettre en grève pour appuyer les revendications des employées exploitées de tous les restaurants du vaste territoire québécois et pour reconquérir tous les droits des femmes dans toutes les strates de la société : les femmes à la maison — les institutrices, les secrétaires, les femmes d'affaires, voire les femmes députées et ministres qui oublient leur attachement à tel ou tel parti pour mieux défendre leur cause. Et elles sont prêtes à tout, ou presque, pour y parvenir, comme le montre la fin du roman qu'il serait dommage de révéler ici.

L'intrigue est bien menée, l'intérêt, soutenu d'un bout à l'autre, même si le caractère et la personnalité de Paul Labonté, le héros, n'ont rien d'attrayant. Il est toutefois dommage que l'auteur (ou l'éditeur) n'ait pas mieux corrigé le texte. Le roman est fort mal ponctué, ce qui gêne le style. Un bon correcteur aurait certes contribué à enrichir ce roman qui méritait un meilleur sort.

[Aurélien BOIVIN]

adrien de peine et de misère

Yves LACROIX

Leméac, Montréal, 1984, 417 p.

(« Roman québécois »).

Le long récit de Yves Lacroix tient à la fois de « l'histoire », de « la confession », de « l'auto-biographie » et du « roman », comme le précise



à bon droit la notice publicitaire de la page couverture. Fils d'Adrien Lacroix, auquel il voue de toute évidence une grande admiration, et petit-fils de Maxime Lacroix, l'auteur se confond ici avec le narrateur pour retrouver la figure de ses parents : « Je veux entendre, ce qui m'intéresse surtout, la souffrance dans leurs corps et leurs enfants », dit-il (p. 203).

À partir d'interviews enregistrées sur cassettes, de « novembre 1969 » à « septembre 1981 » (p. 323), Yves Lacroix tente de constituer son « livre des origines » (*id.*). « J'invente rien, je vous dis les choses comme on me les a racontées », affirme-t-il dans l'une de ses parabases (p. 185). Il demeure néanmoins conscient que la « constance » des êtres et des faits « appelle le récit » (*id.*) et se demande : « qu'est-ce que c'est que ce père que je m'invente ? à ma mesure... » (p. 75), tout en essayant d'enrayer les nombreuses « contradictions » (p. 330, 334) relevées dans ses enregistrements. Le même prend encore soin de proposer la lecture de son récit à son père, qui « déclare » alors « la fable conforme à la réalité » (p. 325).

En même temps qu'il raconte la vie pauvre et difficile, mais honnête, de son père Adrien, à Magog principalement, et celle de sa mère aussi, qu'il qualifie d'« inquièteuse » (p. 289), le narrateur dit sa propre existence et évoque la longue lignée familiale, qu'il essaie de « défricher » (p. 161). Il décrit de plus les mœurs de la vie municipale, provinciale et même internationale, depuis le début du siècle jusqu'à nos jours, au triple point de vue politique, social et religieux ; partiellement, bien sûr, mais fort justement.

La structure non linéaire du récit est par ailleurs lâche sans être molle. Les trois « parties » s'accommodent de chapitres de longueurs inégales et le narrateur ne s'interdit pas d'y utiliser deux fois un même sous-titre. L'organisation des quatre chapitres du préambule s'écarte aussi des sentiers battus. Les excursions sont nombreuses, également, et on ne craint pas de revenir sur une matière déjà connue. Mais, soutenu par une langue populaire qui, notamment, raccourcit les négations, comme dans le langage parlé, le livre acquiert une intensité et une actualité particulières. Outre l'absence de ponctuation régulière, il faut encore noter à cet égard la rapidité et la souplesse du passage de la langue du narrateur à celle de ses personnages, dans les dialogues, par la seule utilisation des italiques.

NOUVEAUTÉS

Coiffé d'un titre pertinent, *Adrien de peine* et de *misère* est un récit très détaillé, «matériau» comme dirait le père (p. 129), et il donne une saveur nouvelle au genre autobiographique.

[Jean-Guy HUDON]

cape cod aller-retour

Hélène FECTEAU

Libre expression, Montréal, 1985, 171 p.

Voici que la journaliste Hélène Fecteau, déjà bien connue à *Châtelaine* et à *l'Actualité*, nous présente son deuxième roman.

C'est l'histoire d'un homme complètement démuné, qui fuit, à Cape Cod, son épouse qui l'a abandonné pour aller vivre avec une femme dont il était lui-même l'amant. Se sentant doublement trahi, Stéphane se réfugie chez Patrick, une vieille connaissance qui l'accueille et lui fait partager son monde de sérénité et de tolérance, qui se révèle aussi un milieu d'homosexualité et de bisexualité.

Le journal et les rêveries de Stéphane nous apprennent à quel point ses nouveaux amis l'aident à se retrouver et à éviter la folie. Le texte s'attarde à la richesse intérieure de chacun des individus (artistes, philosophes, bohèmes) et de chacun des couples. Ces personnages considèrent que «l'amour n'est pas d'abord une question de sexualité mais de communication» (p. 118) et qu'il y a «souvent plus d'affinités entre deux hommes ou deux femmes qu'entre un homme et une femme» (p. 119). Tout en demeurant hétérosexuel, Stéphane s'épanouit dans ce nouvel art de vivre et il y trouve même un fils adoptif.

Ce roman au message épicurien rappelle, par son cadre, la philosophie hippie de la fin des années soixante; cependant l'autonomie qu'on y prône en fait aussi un livre actuel: «Vivre avec soi-même. Première condition du bonheur» (p. 151).

On peut sans doute relier le journal du personnage principal à la poésie qu'a déjà publiée Hélène Fecteau dans *Liberté* ou les *Écrits du Canada français*. En définitive, malgré son rythme un peu lent, ce roman est agréable à lire, sur une plage de Cape Cod ou ailleurs.

[Marie-José DES RIVIÈRES]

nouvelles

histoires griffues

Jean MUNO

L'Âge d'homme, Lausanne, 1985, 171 p.

Jean Munno, que les lecteurs de *Québec français* connaissent déjà (cf. n° 53), a un faible pour le fantastique qui hante les belles heures de sa retraite. L'un des personnages de ses *Histoires griffues*, un recueil de onze nouvelles d'un intérêt soutenu et d'une qualité certaine, avoue sans émotion ni surprise l'avoir déjà rencontré: «Clémentine et moi, nous avons passé des vacances avec lui, à trois, le plus bourgeoisement du monde [...]. Qui l'eût cru?» (p. 109). Le fantastique de cet écrivain brabançon transforme le quotidien des personnages... de véritables humains comme vous et moi, en envahissant leur chez-soi ou tout autre refuge sous la forme d'une simple paire de chaussures («les Chaussures d'Olaf»), d'un violon («la Chambre»), d'un banc bleu («le Banc bleu») ou d'un «incube», c'est-à-dire d'un «démon masculin abusant des femmes durant leur sommeil» et qui accomplit des exploits insoupçonnés (!) dans un immeuble à appartements où toutes les femmes, peu importe leur âge, se retrouvent enceintes («Tâches suspectes»). Parfois, le fantastique apparaît sous les traits d'une bête, avec «une tête de vieil épave», mais avec un regard et un front comme...» (p. 62), qui empoisonne — par l'odeur qu'il laisse et la peur qu'il suscite — l'existence paisible de Bérénice et du narrateur («la Maison natale»), d'une aumônière violette qui aspire sa propriétaire vers le vide («Lèche-vitrines») ou d'un «larech», sorte de regard inquisiteur appartenant «à la grande famille septentrionale des trolls, gobalins, dwergars, brownies, kabouters et autres kobolds. À ne pas confondre avec les farfadets! [...] Non pas un animal, pas vraiment, ni un être humain. Autre chose... un intermédiaire... une entité marginale... ou alors, dans une optique positivisme, un croisement. Un hybride! («le Larech», p. 137). Et l'on pourrait allonger la liste de ces rencontres que l'on fait d'une nouvelle à l'autre de ce

riche recueil qui plaira aux amateurs de fantastique et aux littérateurs en général car Jean Munno est un auteur qui manie la plume et... l'ironie avec élégance. Il sait encore soutenir l'intérêt et maintenir le suspense jusqu'à la fin du récit pour créer l'effet de surprise, de déroutement, essentiel au fantastique.

[Aurélien BOIVIN]

l'amateur d'art

Carmen MAROIS

Le Préambule, Longueuil, 1985, 188 p.

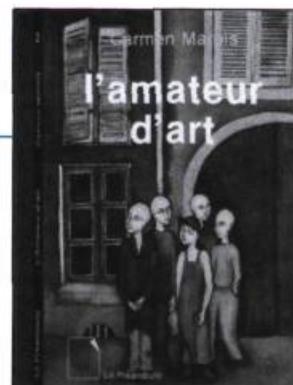
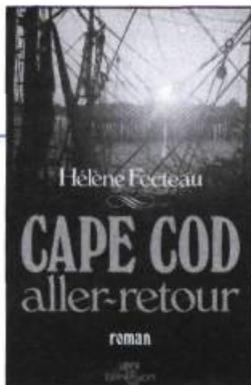
(Chroniques de l'Au-delà, n° 2)

Premier livre de Carmen Marois et deuxième de la collection «Chroniques de l'Au-delà», après *Quand vient la nuit* de Daniel Sernine, *l'Amateur d'art* regroupe douze récits fantastiques ou de terreur d'inégale valeur, mais tous le fruit d'une imagination fertile.

Des lieux et des personnages communs, mais des situations pour le moins inattendues, renversantes, troublantes: un ouvrier québécois victime de la rénovation urbaine nord-américaine; un auto-stoppeur, monté à bord d'un camion, qui éprouve l'étrange et désagréable sensation de ne plus avancer; un facteur qui prend peu à peu la forme de son pire ennemi, le chien; un homme d'affaires qui s'écrase lourdement dans le puits d'un ascenseur qui n'est plus en fonction depuis soixante ans, malgré le fait que le pauvre homme vient tout juste de voir quelqu'un en sortir! Et que dire de la vieille dame qui apprend l'annonce de sa mort dans une rubrique nécrologique, et qui va même jusqu'à assister à ses propres funérailles. Enfin un amateur d'art envoûté par la scène d'un tableau au point d'aller y retrouver une femme au grand dam de la sienne. Quel spectacle pour le lecteur en quête d'action hors de l'ordinaire!

Ce recueil fourmille d'êtres qui se côtoient sans se voir, sans se sentir, et parfois à des moments différents, à des lieux qui ne leur sont pas habituels. Vous serez comblé par cet ouvrage à l'écriture soignée, aux situations toujours nouvelles, au rythme palpitant. Vous serez bouleversé par le sort d'êtres humains victimes d'étranges phénomènes. Vous partagerez leurs malheurs, leurs obsessions, leurs angoisses.

NOUVEAUTÉS



Certaines nouvelles me rappellent avec bonheur des situations fantasmagoriques de l'œuvre de H. G. Wells. Avis aux jeunes lecteurs avides de nouveau et d'histoires passionnantes.

[Denis HAMELIN]

sur les ailes du réel

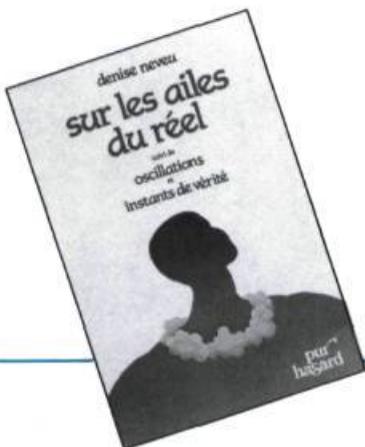
Denise NEVEU

Pur Hasard, Montréal, 1985, 222 p.

En 1979, un ouvrage collectif sur le thème de l'enfance (*En remuant le sable dans ma cour*, Nouvelle Optique) nous révélait quatre nouvelles auteurs de talent, dont Denise Neveu. Après six ans de silence, celle-ci nous ramène « faire le tour de [s]on jardin », mais en solo cette fois-ci. *Sur les ailes du réel* comprend plus d'une centaine de textes qui dépassent rarement deux pages. Tantôt, l'auteure utilise la nouvelle pour jeter un regard ironique et mordant sur le couple, les intellectuels, les psychologues, la famille et le monde religieux. Tantôt, dans une courte partie de poèmes, elle « lève un vent d'insurrection » afin de « prendre parti pour l'amour et l'intériorité ». Parfois, nous rions jaune devant un jamboree de scouts-cosmonautes, une noce de papier ratée, une journée dans une launderette, un jury composé de vaches ; ailleurs, un cri ému povoque le destin de personnages confrontés à la soumission (« Fermez la parenthèse »), à la solitude (« Chambre à louer »), à la maladie (« le Deuil des visages ») ou à la mort (« Feu Jérôme »).

Même si certains textes agacent par leur côté moralisateur, outrancier ou ésotérique, l'ensemble dégage une originalité rafraîchissante et percutante. Denise Neveu affirme qu'elle a « l'intention d'écrire de plus en plus ». Tant mieux pour nous !

[Pierre NADEAU]



contes

contes, récits et légendes

des îles saint-pierre et miquelon

Joseph et Roland LEHUENEN

Éditions d'Acadie, Moncton, 1985, 198[2] p.

Selon les auteurs compilateurs de ce recueil, c'est la première tentative véritable de récupération de la littérature orale narrative des îles Saint-Pierre et Miquelon, littérature qui n'est pas facile à répertorier en raison des fréquents « déplacements de la population, [d]es exils, [d]es pillages, [d]es destructions [qui] ont arraché les insulaires à la stabilité d'une tradition qui seule peut perpétuer, par sa constance séculaire, les créations du génie populaire ». Pour reconstituer cette richesse du patrimoine, les auteurs ont interrogé les mémoires (la mémoire collective) et ont dépouillé livres, revues et journaux, qui n'ont pas la richesse, semble-t-il, de ceux de l'Acadie et du Québec. Quant au recueil lui-même, toutefois, il est d'une grande richesse. Tous les récits ont un contenu local et font l'objet d'un regroupement thématique et générique. Récits de naufrage d'abord, dont la légende du trésor enfoui par les mutins du *Fulwood*, parti en mer le jour de la fête des morts, ce qui est déjà un mauvais présage. Récit du naufrage du *Saint-Louis*, prédit par un marin, après le quatorzième jour en mer, ce même marin qui avait refusé de servir à tribord et qui avait pris la place d'un autre marin à bâbord, emporté un soir par une forte vague. Récits de croyances superstitieuses et récits d'épouvante, dans la deuxième partie du recueil (« la Dune aux sortilèges »), histoires de revenants et de fantômes, légendes diaboliques aussi dans lesquelles le diable et ses nombreux diabolins ont rarement le dernier mot, légendes chrétiennes dans lesquelles les insulaires se font remarquer par leur dévotion (« le Cordon de Saint Joseph », « la Statue protectrice », « Notre Dame des Manchots », « le Miracle des cloches »...). On y trouve encore des récits légendaires dont celui du diable une fois de plus dupé qui, pensant nuire aux Miquelonnais en saccageant leur église, contribue plutôt à son enrichissement (« Diaoulik le constructeur »). Il faudrait parler des quelques contes facétieux réunis sous le titre « Rire et Satires » et des récits qui sont prétextes à

quelques chansons et pièces de vers. Bref, voilà un recueil d'un grand intérêt qui saura plaire à tous ceux qui s'intéressent au légendaire.

[Aurélien BOIVIN]

contes adultes des territoires

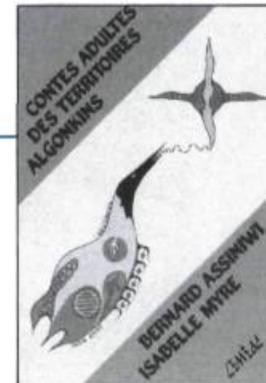
algonkins

Bernard ASSINIWI / Isabelle MYRE

Leméac, Montréal, 1985, 1985, 182 p. (12,95 \$)

Lors de leur première parution sous les titres *Anish-nah-bé* (1971) et *Sagana* (1972), ces contes fantastiques issus de la tradition orale de la famille linguistique des Algonkins avaient connu beaucoup de succès. Les auteurs, Bernard Assiniwi et Isabelle Myre, nous présentent une nouvelle édition entièrement révisée qui facilite la compréhension du vocabulaire amérindien, la plupart des termes étant traduits directement dans le texte.

Les douze contes de ce recueil nous font pénétrer dans l'univers fascinant et poétique des Anish-nah-bek, les hommes vrais, dans leur lutte pour survivre mais aussi dans leur quête du surnaturel, des choses de l'esprit. « En ces temps-là, la plaine chantait la vie » (p. 21). Avec une certaine nostalgie, ces légendes et ces récits fantastiques, en remontant aux origines mêmes de l'homme, nous font découvrir toute la richesse des traditions ancestrales de ce peuple par la voix de ses héros, ses sages et ses dieux. Mais, progressivement, avec la venue de « l'homme-dont-la-peau-rougit-et-brûle-au-soleil », « des coutumes et des traditions irremplaçables commencèrent à sombrer dans l'oubli » (p. 158). Plusieurs récits relatent l'apparition de l'homme blanc et ses conséquences néfastes sur le mode de vie des Amérindiens qui, jusqu'à ce jour, était en harmonie avec la nature. Dans *Magah*, le petit homme, un esprit de la forêt, sur un ton prophétique, s'adresse en ces termes à l'homme vrai : « Un jour, bientôt, ce territoire qu'Anish-nah-bé pense grand sera réduit en un minuscule îlot, noyé par cette race de conquérants avides et malfaisants. [...] Chaque génération est une vague qui dévore un peu plus de territoire » (p. 42). On connaît la suite !



NOUVEAUTÉS

Même si ces traditions et ces coutumes sont pratiquement éteintes aujourd'hui, les auteurs, dans ce recueil de contes, ont su préserver intacte la mémoire de tout un peuple, ses origines fabuleuses et le merveilleux qui l'anime, afin de nous la communiquer. Cette culture si différente de la nôtre et si méconnue a beaucoup à nous dire.

[Jean GUAY]

poésie

s'inscrit sous le ciel gris en graphiques de feu

Claude BEAUSOLEIL
Écrits des forges, Trois-Rivières, 1985, 114 p.

Rare est l'occasion en poésie québécoise d'avoir à lire un poème, un seul poème, s'étendant sur une centaine de pages; soit l'équivalent de plus de trois mille vers. Le titre même, *s'inscrit sous le soleil gris en graphiques de feu* est un extrait d'un recueil de Clément Marchand, à qui l'ouvrage est dédié, on s'en doute bien. Du premier vers, «le poème est une ville aux risques infinis» jusqu'aux tout derniers, «et plus loin dans la ville° il y a donc un poème° il s'enroule comme le temps° vous le lirez un jour», il y a cette longue confession qu'appelle et que ponctue une réflexion sur la ville. Le poète y transpose son sentiment de la nature parce que c'est là que sa vie prend racine et s'ordonne. Souvenirs d'enfance, réminiscences d'écrivains, flash urbains, sans compter tout le travail de la séduction, ne sont que quelques éléments qui s'inscrivent sous le ciel gris en graphiques de feu.

[Roger CHAMBERLAND]

ode au saint-laurent précédée de j'appartiens à la terre

Gatien LAPOINTE
Les Éditions du Zéphyr, Trois-Rivières, 1985, 96 p.

Texte de la deuxième édition revue et corrigée de l'œuvre, additionnée des variantes personnelles de l'exemplaire propre de l'auteur, préparé par Armand et Bernadette Guilmette, *l'Ode au Saint-Laurent* paraît donc en édition populaire (papier grand bouffant) et en édition de luxe (papier Byronic de luxe, couverture et boîtier pleine toile) par les soins de la Succession Gatien-Lapointe. Œuvre doublement primée, *l'Ode au Saint-Laurent* affirme d'abord le fleuve comme la matrice d'un collectif dans le paysage d'Amérique. La langue elle-même (verset bref, répétitif, incantatoire, verset d'affirmation et de prise d'existence) appartient au grand continent d'où le poète entend battre le cœur du monde. Par la magie de sa marée, le Saint-Laurent participe à un chassé-croisé universel («C'est le fleuve qui revient d'océan chaque soir»), et arrose une terre de natalité («Tout ce que j'ai appris me vient d'ici»), terre reconnue d'instinct («Je reconnais ma maison à l'odeur des fleurs»). Ce fleuve d'une poésie déjà inscrite chez Moïse-Joseph Marsile (*les Laurentiades*) ou Antonio Desjardins (*Crépuscules*) forge les images nombreuses du recueil, donne la main, le bras, le corps, le désir qui est la vie et soulève, comme le vent, la vague. Il invente, situe, met au monde: «J'ai toute la confusion d'un fleuve qui s'éveille». Il n'est que de regarder le premier et le dernier vers de la longue suite pour percevoir la quête «saint-laurentienne», allant du *Pari de ne pas mourir* («Et je situerai l'homme où naît mon harmonie») à l'affirmation solidaire de la lumière participée: «Ne fera-t-il jamais jour dans le cœur des hommes?» Poésie d'un profond humanisme, d'une lutte contre les forces négatrices de l'humain omniprésente dans le recueil liminaire *J'appartiens à la terre*. Le poète s'y est situé en se défendant contre lui-même, y définit son aire de combat dans un bestiaire et une flore précises: «Le ciel commence à la limite de mon cri». Il faudrait sans doute aujourd'hui nous en souvenir pour nous-mêmes: c'est «[son] mal [qui lui] accorde une patrie».

[André GAULIN]

le prix du vivant

Rosie HARVEY
Écrits des forges, Trois-Rivières, 1985, 48 p.

Il y a dans ce petit récit poétique de Rosie Harvey quelque chose de fascinant et d'insaisissable: l'amour côtoie la mort dans l'hallucination et dans une espèce de dérive des sens.

Le Prix du vivant, c'est la contrainte d'avoir à aimer et à mourir. Le récit lui-même n'est pas soumis à un fil conducteur mais est mené indistinctement jusqu'à la limite du genre, sombrant très souvent dans le journal intime sans que l'intérêt ne tombe. Cette hybridation est encore renforcée par la maturité de la réflexion et la simplicité avec laquelle elle est énoncée. Rosie Harvey a à vivre un nécessaire amour dont le corps est l'incessante réalisation.

[Roger CHAMBERLAND]

les verbes seuls

Louise DESJARDINS
Éditions du Noroît, Saint-Lambert, 1985, 76 p.

Dans *les Verbes seuls*, il est évidemment question d'un amour malheureux; d'une parole qui cherche un peu de cohérence et de tendresse à travers l'évocation du passé, tout en lui opposant la dérision des histoires faites et de la banalisation des rapports hommes/femmes. Dans les trois premières parties, Louise Desjardins se met à l'affût de la moindre trace qui lui rappelle cet amour, ce temps clos sur lui-même; tandis que dans les deux dernières parties, amorcées par une citation de Milan Kundera, elle retrouve un équilibre qui lui permet d'ironiser sur la vie de couple et de s'investir du rôle de la maîtresse convoitée. Beaucoup de fraîcheur et de spontanéité dans ce recueil des *Verbes seuls*.

[Roger CHAMBERLAND]

NOUVEAUTÉS



les signes s'envolent

Pour une sémiotique des actes de langage culturels
Louis FRANCŒUR

Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1985, 236 p. (Collection Vie des lettres québécoises).

L'entreprise est vaste et ambitieuse. Elle intègre, de C. S. Pierce à J. R. Searle, en passant aussi bien par les formalistes russes et leur descendance structuraliste (dont l'imposant A.-J. Greimas) que par un A. Moles, des sources qui sont elles-mêmes des monuments. Il s'agit cependant d'ores et déjà d'une démarche qui donne des résultats tangibles et son sous-titre (qui se veut prospectif : « Pour une... »), doit être compris comme allant au-delà d'un simple énoncé de projet.

Tout en remaniant, en effet, des articles et communications qui remontent à 1975 et qui portent sur diverses formes discursives (le conte, le monologue intérieur, le théâtre), l'auteur « réarticule [sa] pensée... pour en arriver à une théorie sémiotique des actes de langage culturels » (p. XI-XII).

On peut retenir, en particulier, de cet ouvrage une définition de la « série culturelle » : « Polysystème composé de plusieurs unités de signification (littérature, peinture, art et tradition populaire, etc.) qui sont elles-mêmes des sous-systèmes du premier et qui ont pour caractéristiques communes (1) d'être en interaction continue, (2) à l'intérieur d'une hiérarchie avec croissance successive, (3) dont le sommet est occupé par une œuvre ou un ensemble d'œuvres qui agit comme principe premier structurant, (4) et dont la durée du rôle structurant et la sphère de prégnance permettent de délimiter les coordonnées spatio-temporelles » (p. 70).

Appliquée à la fin du XIX^e siècle québécois, cette notion de série culturelle permet de revenir sur les jugements de médiocrité esthétique que l'on connaît sur la littérature québécoise de cette période et de mieux décrire « les différents systèmes signifiants de la culture québécoise au XIX^e siècle » (p. 71).

Mais c'est évidemment pour l'ensemble de la problématique, qui pose au départ le texte littéraire comme « un processus et un système de communication de l'information culturelle »

(p. XII), que cet ouvrage est à lire. *Les Signes s'envolent* a d'abord été le titre d'un tableau de Borduas, et Louis Francœur présente son livre comme « un acte de foi dans les signes de la littérature québécoise ». La rigueur du sémioticien qui révèle la richesse de la culture québécoise lui vaudra certes de nombreux lecteurs qui n'auront pas à craindre de marcher sur les eaux !

[Jean-Claude GAGNON]

la littérature contre elle-même

François RICARD

Boréal Express, Montréal, 1985, 193 p.

Beaucoup de lecteurs fascinés par l'œuvre de Milan Kundera seront sensibles au fait qu'il ait accepté de préfacier l'ouvrage de François Ricard. Les propos du grand écrivain tchèque sur le concept de « littérature mondiale », sur le rôle de la critique et surtout sur la recherche d'identité des cultures polonaise et québécoise invitent à la réflexion tout en éclairant la démarche particulière de François Ricard.

Les textes réunis sous le titre *la Littérature contre elle-même* ont, pour la plupart, déjà paru dans la revue *Liberté* que dirige François Ricard. Ils valent que l'on y revienne, non seulement parce que l'auteur les a « endimanchés », comme il le précise lui-même, mais parce que leur groupement stratégique, en plus de comporter d'intéressantes propositions de lecture sur de grands auteurs contemporains comme Philip Roth, Carlos Fuentes ou Gabrielle Roy, permet le dévoilement de l'approche globale qui sous-tendait la singularité des articles.

Même si cette approche se veut « non méthodique », comme le souligne Kundera, elle n'est pas sans s'élaborer hors de tout pré-supposé, hors de grands principes directeurs. Le choix des textes indique déjà un ordre, un type de classement. C'est précisément cet arrière-plan qui se dégage à la lecture de l'ensemble des articles.

Les livres et les auteurs retenus ont en commun, dans la vision qui en est donné par François Ricard, une même distance face au réel et au langage. Distance perceptible dans l'ironie, dans le refus de ce mirage du « statut » ou de la « connaissance » auquel la littérature prétend si souvent. Ces œuvres que nous présente François Ricard se rejoignent dans leur pratique du doute et de l'ébranlement

lucide des certitudes rassurantes. Mais toujours, sans en avoir l'air, sans révolte tapageuse, avec légèreté, discrétion ou humour.

On s'étonne cependant que, sur les questions spécifiques à l'espace culturel québécois et regroupées en fin de parcours sous le titre « Provinciales », l'auteur ne réussisse pas à conserver cette hauteur dans l'intelligence et le commentaire qu'il manifeste sans faillir tout au long de l'ouvrage.

[Marie-Andrée BEAUDET]

trajectoires : littératures et institutions au Québec et en Belgique francophone

Sous la direction de Lise GAUVIN et Jean-Marie KLINKENBERG
PUM/Éditions Labor, Montréal/Bruxelles, 1985, 272 p. (18,00 \$)

Ce volume est issu de la collaboration de chercheurs québécois, wallons et bruxellois dont l'objectif premier est d'identifier et de mesurer les véritables tenants et aboutissants de la littérature considérée comme une institution auto-réguler. De part et d'autre de l'Atlantique, on note l'existence d'une littérature d'expression française qui, d'une part, s'est donnée une identité propre et des appareils destinés à assurer sa survie et sa reproduction, la littérature québécoise, et, d'autre part, une littérature cherchant un cadre global (politique et culturel) où elle pourrait se légitimer et s'autonomiser, la littérature belge. Dix-huit articles répartis en quatre sections, « Pouvoirs et Subversions », « Reconnaissances », « Lieux » et « Connaissances » auxquelles s'ajoute un dialogue entre Lise Gauvin et Jean-Marie Klinkenberg, l'un et l'autre faisant une lecture de l'ensemble qui précède, composent l'ouvrage.

Dans la première partie, on scrute le travail des appareils et des stratégies qui les alimentent ; suivent des études qui questionnent les processus de légitimation à travers la mise en valeur du concept d'identité nationale ; en troisième section, ce sont les lieux mêmes où s'affichent et s'affrontent les forces protagonistes de l'institution (éditions, critiques, revues) qui sont traités ; et, finalement, dans la dernière division, il s'agit d'analyses des « grandes représentations de la culture » telles qu'elles s'observent dans l'enseignement, les manuels ou dans la doxa (l'idéologie commune). C'est d'ailleurs dans cette dernière



NOUVEAUTÉS

partie que Gilles Marcotte essaie tant bien que mal de dégager l'idée que l'on se fait de la littérature et de son enseignement dans la revue *Québec français*. Son article a été simultanément publié dans la revue *Liberté* avec un titre que l'on se paie lorsqu'on en manque de petites querelles au Québec : « De la banalisation. *Québec français* : Littérature, enseignement ». Son cadre d'analyse se limite à la section littéraire de la revue, soit 16 pages sur 84. La grande idée de cet article consiste à remarquer que la littérature québécoise occupe trop de place : qu'elle est mise à nu, tout comme ceux et celles qui l'écrivent ; que, pour la pédagogie du français, il vaudrait mieux utiliser les grandes œuvres de la littérature française et, finalement, que la littérature québécoise devrait se débarrasser de son problème d'identité nationale si elle veut accéder à l'universel. Il faut être bien ignorant ou feindre de l'être — des programmes de français et de ses applications en classe pour s'imaginer que les professeurs de français ne lisent que cette section littéraire pour conditionner leur enseignement du français et/ou de la littérature. C'est manifester une bien pauvre estime de ses collègues de l'enseignement.

Comme on peut s'attendre de ce type de publications, il y a des études fort bien documentées et structurées qui poussent un peu plus loin l'analyse d'un sujet donné. Ce sont celles là que l'on lira avec profit : soit les articles de Jacques Dubois, Bernard André, Jacques Michon, Michel Condé, Joseph Melançon, André Heibo et Ralph Heyndels.

[Roger CHAMBERLAND]

entre la sainteté et le terrorisme

Victor-Lévy BEAULIEU

VLB éditeur, Montréal, 1984, 501 p. (19,95 \$)

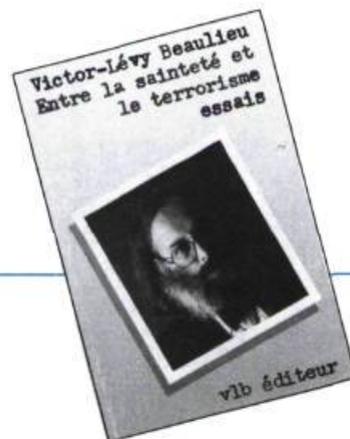
C'est un ensemble de 54 essais littéraires aux titres surdéterminants que présente Victor-Lévy Beaulieu dans un recueil intitulé du dernier, *Entre la sainteté et le terrorisme*, qui marque, chronologiquement et idéologiquement, le cheminement de la littérature québécoise depuis ses origines jusqu'à nos jours. Disposé en quatre parties, « Des origines difficiles de la fureur », « L'Esprit de l'Illettré », « L'Écriture comme spirale avalante » et « le Rêve québécois », le volume déroule la trajectoire spirituelle de l'écrivain de 1965 à

1982. Après un journal intime qui étale une confession amère, déçue, un peu désabusée et, même, un peu désespérée, VLB fait le procès des « intellectuels gâteux » (p. 81) de la société québécoise, amorphe, incapable et stérile, dénonce la « littérature de faussaires » (p. 82) qu'ils ont engendrée, puis se livre, dans « Manifeste pour un nouveau roman », à une analyse très avertie et lucide de la littérature en général, de la québécoise en particulier, et aboutit à un constat de néant de cette dernière. C'était en 1965, il avait 20 ans. Cette première partie (1965-1969) se termine par un panegyrique de Victor Hugo, son idole littéraire d'alors, et par une étude sur Jack Kerouac.

Si la deuxième partie (1970-1971) m'est apparue moins consistante, elle traduit quand même les préoccupations de l'écrivain qui s'interroge sur sa « générosité » puis sur son rôle et sa qualité. « L'Écriture comme spirale avalante », la troisième partie (1972-1975), contient, après un « Bilan littéraire » partagé entre la déception et l'espoir, des textes considérés désormais comme des « classiques », « Écrire » et « Être écrivain québécois », où Beaulieu livre le meilleur de son projet d'écriture. Enfin, la quatrième partie (1976-1982), au titre révélateur, dissèque sans aménité « le pays équivoque », confronte, avec une intransigeance peu commune, l'évolution du projet national du Québec et celui des écrivains qui refusent de s'engager au-delà d'une certaine limite, et dénonce le « nationalisme traditionnel du Parti québécois » (p. 455). En tant qu'écrivain, il avoue : « je suis la demi-mesure même de mon pays » (p. 464) et, une semaine avant le référendum de 1980, reconnaît « le malentendu, celui de [s]on écriture et celui de [s]on pays-toujours-pas-pays » (p. 465). Son analyse débouche sur le désenchantement littéraire et politique.

Tous ces textes, au cours des ans, éparpillés dans des périodiques, ici rassemblés, acquièrent une logique, une cohérence implacables. Notons aussi la recherche particulièrement soignée de l'iconographie supportant des textes qui révèlent une grande connaissance (que de têtes de Turc, mais que de noms vénérés !) et un grand amour de la littérature.

[Gilles DORION]



critique de la raison sémiotique fragment avec pin-up

Marc ANGENOT

les Presses de l'Université de Montréal,
Montréal, 1985, 87 p. (16,50 \$)

Il fallait bien qu'on en vienne un jour à remettre en question « la raison sémiotique » dans la mesure où la fascination qu'elle exerce et une certaine forme d'impérialisme font écran à toute tentative de mise en échec ou, à tout le moins, de contestation. D'autant plus que cette « science » s'est tellement développée et a poussé le raffinement théorique tellement loin qu'en aucun moment il n'est venu à l'idée de quiconque de revoir ses bases, histoire d'en vérifier la solidité. Voilà que Marc Angenot, avec l'érudition qu'on lui connaît, s'est décidé à revenir aux fondements mêmes des énoncés théoriques. Il traite principalement de la sémiotique d'inspiration structuraliste-fonctionnaliste, des simulacres fixes (photo, dessin, peinture, sculpture), afin de montrer l'absence de tout consensus théorique et définitionnel issue plus particulièrement du gauchissement de la théorie linguistique de Saussure. Son étude ne se limite pas à un travail de sape puisqu'il termine son rapport par une série de propositions pouvant servir de cadre d'analyse aux simulacres fixes mais aussi à la littérature.

Il revient sur plusieurs notions : code, arbitraire et motivation du signe, icône, signifiant, signifié, dont aucune finalement ne peut résister à la définition que de très nombreux théoriciens, à tour de rôle, ont donnée. En lui soutirant ses assises, Angenot laisse cette architecture sémiotique dans une position bien précaire, ce qui, du reste, la rend bien suspecte ou, comme il le dit lui-même : « c'est une sorte d'accordéon épistémologique ».

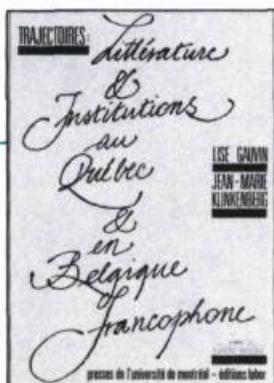
De son côté, il propose une sémiotique qui travaille plutôt en fonction des idéologèmes et qui se situe, au terme de sa démonstration, non pas dans le simulacre en lui-même comme le croit la sémiotique traditionnelle, mais à travers le simulacre. Il s'agit donc d'établir une « typologie culturelle des simulations » afin de mettre en évidence la circulation de l'idéologie.

Rares sont les ouvrages d'une telle qualité car ils affichent une très grande connaissance du sujet et démontrent une rigueur peu commune. Cette mise au point s'impose dans l'avancement de la sémiotique.

[Roger CHAMBERLAND]



NOUVEAUTÉS



les peuples francophones dans le monde contemporain

Gérard M. CHARPENTIER

Éd. Guy Saint-Jean, Laval, 1985, 302 p.

Sous-titré « Introduction à la francologie », voilà un livre fort bien documenté sur la francophonie, un ouvrage qui s'avérera utile à celles et ceux qui veulent des cartes, des chiffres, des lieux et espaces autant géographiques que culturels. Ce que l'auteur appelle une théorie de la « culturalité » définit justement « la dynamique d'une culture tant par rapport à elle-même que par rapport aux autres ». De sorte que le livre est plus qu'un lieu de données précieuses, il se présente encore comme une réflexion nécessaire sur la problématique spatiale d'une civilisation fragmentée et solidaire. Un instrument susceptible de mieux situer le concept souvent flou et hors l'histoire que nous nous faisons de la francophonie.

[André GAULIN]

écrire à loisir

Guide d'animation littéraire

Loisir littéraire du Québec [éditeur]

Le Marché du livre, Montréal, 1985, 103 p. (9,95 \$)

Voici un ouvrage de base entièrement consacré à l'activité littéraire comme loisir. C'est un guide d'animation à l'intention des enseignants, des bibliothécaires et de tous les intervenants du milieu socio-culturel qui y trouveront, richement exploitées, une série d'activités et de démarches destinées à promouvoir l'écriture (et la lecture) comme « forme privilégiée de loisir », des conseils pratiques et des exemples bien choisis, des références utiles, voire des jeux qui permettront de mieux structurer les rencontres ou ateliers d'écriture. Après quelques judicieux commentaires sur l'animation, le rôle, les qualités et la formation des animateurs, le guide aborde les diverses activités littéraires selon les publics (3 à 6 ans, 7 à 12 ans, 13 à 17 ans, 18 ans et plus, le troisième âge) et fournit une quarantaine de suggestions d'activités, allant de la préparation d'un album de personnages (ses héros de lectures), du babillard de lecture (les notes de lecture) ou du carnet de lecture (commentaires de ses

lectures) à la rédaction d'un journal intime ou aux rencontres d'auteurs... Toutes ces activités sont accompagnées d'une description de la démarche, d'une liste du matériel requis, de conseils pratiques et d'une bibliographie utile qui met toujours l'accent sur des œuvres ou des ouvrages québécois. On trouve d'ailleurs, dans la deuxième partie du guide, une bibliographie thématique destinée à approfondir ses connaissances afin d'organiser telle ou telle activité littéraire, tel ou tel type d'atelier d'écriture ou de lecture. Voilà certes un ouvrage utile, nécessaire, indispensable à quiconque veut initier les autres à l'écriture. Il est bien fait, d'une présentation sobre mais soignée, et il fournit une pléthore d'idées toutes aussi intéressantes les unes que les autres.

[Aurélien BOIVIN]

théâtre

le paradis à la fin de vos jours !

Jean DAIGLE

Noroît, Saint-Lambert, 1985, 105 p.

Jour d'inauguration d'un ancien juvénat de frères transformé en résidence du troisième âge par deux fringantes compagnes de cinquante-cinq ans — Yvette, veuve, et Rose, célibataire — animées du même désir de « recommencer à neuf ». « Cour de chars usagés » ou maison de sérénité où les rêves sont toujours possibles ? On attend fébrilement les premiers pensionnaires : deux comparses liés par une amitié orageuse de soixante ans. L'un Albert, bien vert, l'œil vif, l'humeur souriante, les mains habiles ; l'autre, Edmond, son pendant antinomique, éclopé du cœur et de la prostate, atrabilaire et grognon, sensible écorché, « pissant croche » mais à la parole colorée. Puis, en cours de route, Évangéline, une copine de couvent des deux premières, double au féminin d'Albert. Après un mois (scène 2) et une semaine (scène 3), après quelques affrontements de caractères, des jeux de séduction et de parade et quelques brochettes de calembours, le tout dans une atmosphère

légère et sans prétention, vient le dénouement classique où chacune trouve son chacun (fût-il dans le non-représenté ; Évangéline y trouve son quatrième mari), qui « un fiancé », qui « un amoureux », qui « un amant ».

Comédie de caractère essentiellement, où les personnages se définissent par un nombre réduit de traits différentiels oxymoriques (Edmond le grincheux *versus* Albert le bon vivant). Les axes sémantiques étant accentués, l'identité psycho-morale de chacun/chacune glisse du côté du portrait-robot sans pour autant composer un stéréotype. Comique verbal aussi, dans un discours aux accents surannés et pittoresques (« malaucœurux », « fantiseux », « cageux », « jouquées », « bous-tées », « aguinchée », « enfarges », « grébiches », « les orteils à genoux »...), jeux de mots parfois faciles et reparties légèrement salaces où les hommes font « étriver » les femmes qui gloussent et riotent. Comédie de mœurs enfin étudiant sans prétention le comportement social de ces couples virtuels face aux problèmes de la solitude et du vieillissement, et proposant allègrement une panacée miracle : éros. L'amour, y apprend-on, rend possible « le paradis à la fin de vos jours ! »

[Gilles GIRARD]

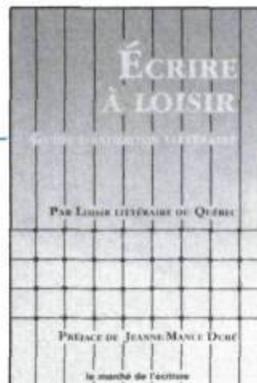
journal

itinéraire de liverpool à québec

Louis HÉMON

Calligrammes, Centre culturel quimpérois, Quimper, 1985, 91 p. (65 FF)

Peu de gens savent que Louis Hémon a rédigé, à son arrivée à Québec en octobre 1911, un espèce de journal dans lequel il livre ses premières impressions du continent qu'il rêvait de découvrir depuis quelques années dans cette ville de Londres qu'il trouve de plus en plus laide, malsaine et monotone. Ce journal, il l'a envoyé à Grasset, sans succès, comme ses autres œuvres d'ailleurs qui ne verront le jour qu'après sa mort tragique. Le texte d'*Itinéraire* paraîtra d'abord en anglais à New York en 1924, sous le titre *The Journal of Louis Hémon*, puis en français, chez Grasset, en 1927, sous le titre *Itinéraire*, dans



NOUVEAUTÉS

un tirage limité à 50 exemplaires destiné aux amis intimes de l'éditeur parisien qui a fait fortune avec la publication de *Maria Chapdelaine*, première œuvre publiée dans la prestigieuse collection des « Cahiers verts », en 1921. Il sera reproduit en 1928, sous le titre « Au pays de Québec », dans *le Bouclier canadien-français* (2^e édition) de Louis-Janvier Dalbis. Il était donc temps que l'on rende accessible à un plus vaste public ce récit précurseur de l'œuvre majeure de Hémon, *Maria Chapdelaine*. Il faut en remercier le Comité Louis Hémon, maître d'œuvre du colloque international consacré à l'homme et à son œuvre qui s'est déroulé à Quimper, les 17 et 18 octobre 1985, les Éditions Calligrammes et le Cercle culturel quimpérois. L'édition est soignée, agrémentée d'une gravure magnifique de Darwiche, d'un avant-propos de Lydia Hémon, fille de l'écrivain, et de deux préfaces, l'une québécoise, du conservateur du musée de Péribonka, qui aurait mérité une plus grande rigueur stylistique et davantage de contenu, l'autre française, que l'on doit à Alain Le Grand Vélin, plus soignée et plus pénétrante. Mais il faut surtout lire les réflexions de Hémon sur les rues du Vieux-Québec, qui lui rappellent celles de sa Bretagne natale, sur la terrasse et la campagne québécoise, sur Montréal qui ne lui plaît guère... À lire pour mieux comprendre le mystérieux auteur de *Maria Chapdelaine*, dont on a réédité aussi les *Lettres à sa famille* déjà parues aux PUM (1968).

[Aurélien BOIVIN]

le contexte scolaire et ses otages.

Vers une approche systémique des difficultés scolaires.

Grégoire EVÉQUOZ

Les Éditions ESF, Paris, 1984, 142 p.

C'est un livre que tout intervenant dans le système de l'éducation devrait lire. En effet, il change complètement l'optique dans laquelle devraient s'orienter les personnes œuvrant dans un contexte scolaire. Contrairement à l'approche classique où souvent l'enfant est désigné comme étant le problème, dans une

approche systémique, ce n'est pas l'enfant qu'il faut changer ou sortir de son système mais ce sont les relations entre les différentes personnes qui vivent ensemble qu'il faut modifier. Ce n'est plus l'individu qui doit être changé mais la manière dont les individus communiquent entre eux. Ainsi l'enfant devient l'expression d'un malaise au niveau du groupe.

Dans cette nouvelle orientation, on remet en question le fonctionnement traditionnel des intervenants car on s'occupe davantage de la prévention. Alors que, dans l'approche classique, les mauvais comportements sont le signe d'une inadaptation, ils deviennent, dans l'approche systémique, le signe d'une adaptation à la situation relationnelle. Donc le comportement devient une adaptation au contexte.

Dans cette approche, on ne parle plus de patient, d'hérédité, d'examen individuel. Il s'agit de faire remonter l'origine du problème de l'individu au groupe social dont il fait partie, sachant que la pathologie aussi bien que la santé mentale ne sont pas le résultat de ce qui est dans les hommes mais ce qui arrive entre les hommes.

On pourrait résumer l'ensemble de cette théorie par cette phrase : « Tous les problèmes humains sont avant tout des problèmes de rapports communicationnels ou relationnels ».

[Pierre MARTIN]

le français écrit au secondaire, une enquête et ses implications pédagogiques.

Conrad BUREAU

Documentation du Conseil de

la langue française, n° 19,

Québec, 1985, 136 p.

Alors qu'une certaine intelligence accapare à nouveau le plancher pour vilipender la qualité de la langue écrite des élèves de nos écoles secondaires et, par ricochet, ceux qui la leur enseignent, quelques rares observateurs adoptent, face au même phénomène, une attitude combien plus sereine. C'est le cas de Conrad Bureau.

Dans le présent ouvrage, l'auteur dévoile et analyse les résultats d'une enquête portant sur la qualité du français écrit de 353 élèves du secondaire. On y apprend que ceux-ci font en moyenne 18 erreurs par page composée, soit une erreur à tous les six mots (La récente étude de MEQ en arrive à des conclusions semblables). Et pourtant, de scandale point.

Pourquoi ? L'auteur fait d'abord deux constatations pour expliquer cette situation déplorable : il faut beaucoup de temps avant de maîtriser l'orthographe française et les programmes insistent trop sur les règles d'exception. Puis il procède à l'analyse statistique des erreurs. Des surprises nous attendent. Pas quand on apprend que la grammaire et l'orthographe sont responsables d'environ 75% des erreurs mais quand on y lit que l'accord du nom cause plus de problème aux élèves que l'accord du participe passé ou que l'accord du verbe. Et que ce sont les règles les plus élémentaires qui ne sont pas appliquées dans ces trois cas.

De telles constatations ne sont pas sans intérêt pour des pédagogues. L'ouvrage de Conrad Bureau se révèle alors dans toute sa dimension car il nous amène à réfléchir sur notre pratique d'enseignement. Faut-il pénaliser avec la même rigueur toute erreur, peu importe son coefficient de difficulté, peu importe la matière ? Faut-il développer la réflexion sur la langue ou développer des réflexes d'utilisation de la langue ? Comment amener l'élève à manifester une attitude positive face à sa langue maternelle ? Voilà, parmi bien d'autres, quelques sujets cruciaux abordés par ce chercheur, souvent de façon trop brève cependant.

Cette attitude positive, Conrad Bureau l'entretient tout au long de son volume. Si le problème du français écrit des élèves du secondaire est sérieux, nous pouvons le résoudre sans recourir à une solution miracle car « Les difficultés, nous l'avons vu, sont tellement bien délimitées qu'on peut espérer une forte amélioration du français écrit, à peu de frais malgré tout, si l'on veut bien s'en donner la peine et la patience ». En cette période morose, ce petit volume constitue un véritable tonique pour tout professeur de français qui en a assez des problèmes de malheur. Qu'on se le dise !

[Denis AUBIN]

NOUVEAUTÉS

